

AUX OUVRIERS

PAS DE CHANCE

Vous avez entendu souvent ce cri de plainte, presque de désespoir : vous l'avez entendu de la part de personnes qui étaient vraiment éprouvées ; mais, plus fréquemment, de personnes qui avaient joué avec toutes les chances, les avaient gaspillées, ou ne s'en étaient servi que pour tromper autrui ou se tromper elles-mêmes.

Il y a deux sortes de chances : celle qui récompense justement ou largement nos efforts, et celle qui est le résultat du hasard ou de la faveur.

Cette dernière produit beaucoup de désordres, parce qu'elle profite aveuglément à des personnes qui ne le méritent pas. Cette chance est souvent le commencement de nos maux. Quelques exemples serviront à

le démontrer, mieux que beaucoup de raisonnements. Je me rappelle qu'en 1848, un restaurateur de la rue Saint-Martin prit quelques billets d'une loterie dite du "Vase d'argent," représentant un gros lot de 500,000 francs. Ce restaurateur fut l'heureux gagnant de cette fortune.

Contrairement à tout ce qu'on aurait pu supposer, trois ans après cet heureux coup du sort, le restaurateur se pendait !

Qu'était-il arrivé ? je l'ignore. Ce qui est le plus vraisemblable, c'est que cet homme fut obsédé par les propositions de différents agents de placement.

Ils lui persuadèrent que, riche maintenant, il ne pouvait plus garder sa petite boutique ; qu'il devait prendre un grand établissement en rapport avec sa nouvelle situation.

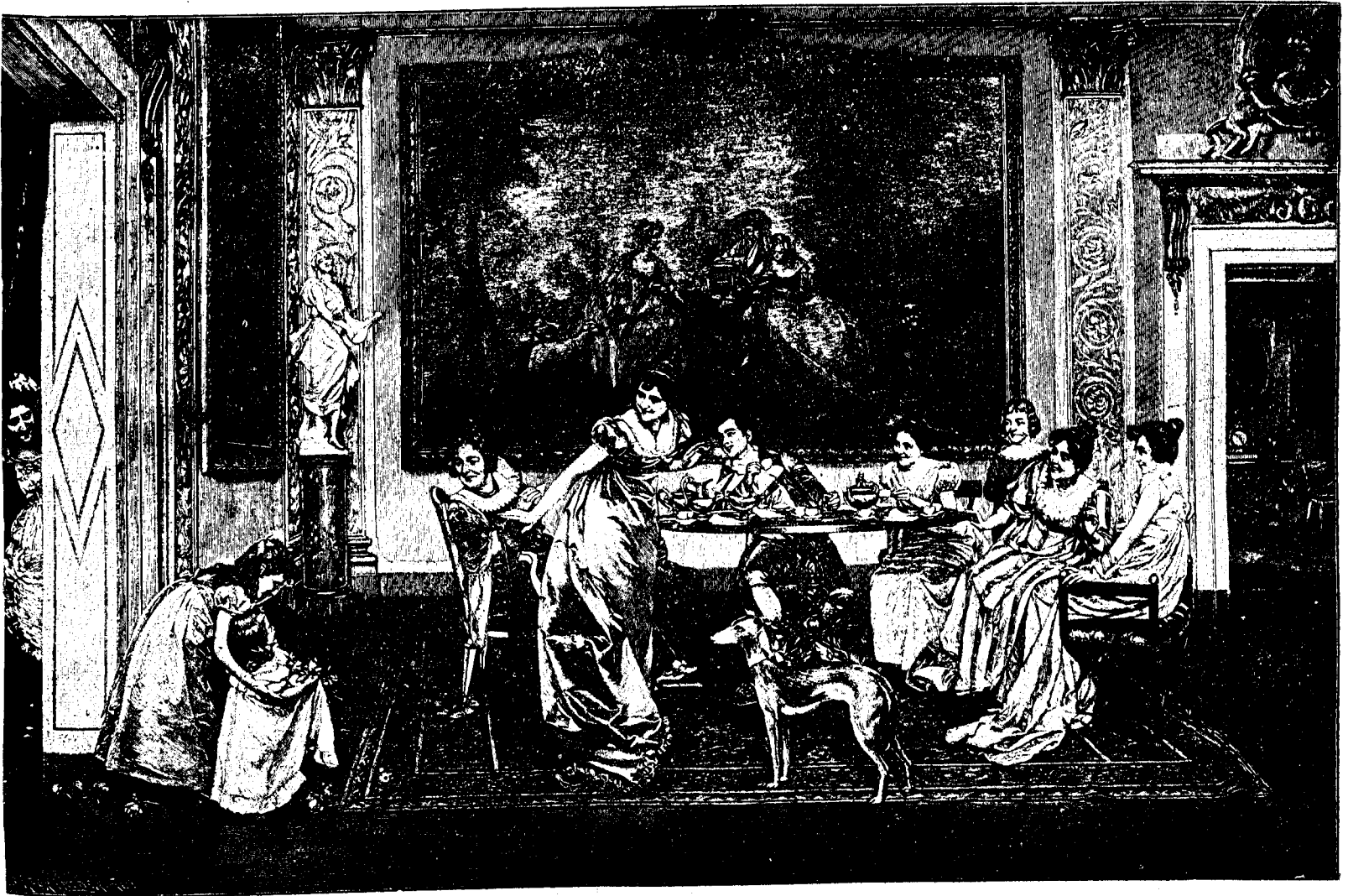
Mais tel est apte à mener une barque qui n'a pas toujours le talent de diriger un navire.

Notre restaurateur, qui s'entendait très bien avec

sa femme à faire prospérer sa petite maison, aura dû être ébloui en se trouvant le chef d'un nombreux personnel, et soit pour cette raison ou pour une autre : manque de clientèle, frais écrasants, bref, il perdit la tête et se pendit.

Dans le même quartier, vers 1855, un fabricant, qui faisait ses bonnes petites affaires, eut la chance d'être exproprié (à cette époque c'était presque une fortune.) et il sut obtenir 100,000 francs pour son déplacement. Avec ce capital, et ce qu'il possédait déjà, le brave homme voulut décupler ses affaires et faire fortune complète. Il chargea un architecte de lui aménager un bel atelier et un luxueux magasin.

Ses fournisseurs, ses amis, lui persuadèrent qu'il était devenu un personnage ; et lui, le premier ouvrier de sa partie, la plus sûre richesse de sa maison, il ne travailla plus de ses mains ; il se tint continuellement dans sa maison de vente, laissant à un autre la direction de l'atelier.



LES COMPLIMENTS DE BÉBÉ

Malheureusement, il avait fait établir son superbe magasin dans un quartier où il ne passait personne ; ses frais étaient grands ; l'ouvrier-maître qui le remplaçait coûtait cher, et lui, ouvrier capable, ne savait pas vendre.

Vaniteux, quoique brave homme, il s'était laissé entourer de ces gens qui flattent toujours l'homme qui a bonne table.

Dépourvu de conseils sérieux, écrasé de frais, faisant moins d'affaires, notre heureux exproprié devait, quinze ans après sa luxueuse installation, quitter les affaires et travailler chez les autres.

L'âge était venu, l'habileté avait disparu par le manque de pratique ; il fut obligé de se faire homme de peine, et il mourut dans la misère. La chance lui avait été fatale.

2. Il y a, par contre, des gens qui n'ont pas de chance. Tels les poitrinaires, les aveugles, les muets, les estropiés. Sont-ce ceux-là qui se jettent à l'eau ? Non, vous les verrez facilement ingénieux, persévérants, se tirer d'affaire tant bien que mal.

Dans mon quartier, j'ai connu un marchand de pou-

lets, manchot, traînant une petite voiture ; il n'était pas gros et gras à "lécher seulement les plumes de ses poulets" : c'était un travailleur. Un autre marchand de salade, n'ayant qu'une jambe, portant sa hotte et un panier. Pas gras celui-ci, mais gagnait son pain.

Enfin, un petit homme, fausse mesure, depuis vingt ans, vendant des citrons ou de belles oranges, suivant la saison ; n'ayant ni la taille, ni la santé, mais vivant de son métier : c'était un modeste et un persévérant.

Voyez, par contre, ceux qui se suicident. Consultez votre journal :

Une jeune femme, bien mise, a été retirée de la Seine, à la hauteur de Saint-Cloud. Un billet, écrit de sa main, disait qu'elle se noyait par désespoir.

Cet autre, beau jeune homme, élégant, s'était fait sauter la cervelle, après avoir perdu à Monaco ses dix derniers billets de mille francs.

Enfin, une pauvre jeune fille s'était jetée d'un cinquième étage, parce que ses parents ne voulaient pas consentir à une union qui seule, suivant elle, pouvait la rendre heureuse.

C'est-à-dire que presque tous ceux qui ne peuvent pas supporter la vie sont les êtres les mieux doués ; mais leur existence devant être réglée suivant leur passion et non suivant la volonté de la Providence, ils l'ont abrégée lorsque les événements ont, par trop, contrarié ou leur idéal ou leurs fautes.

De tout cela, que conclure ?

1. Qu'il faut tout faire par l'étude, le travail, la conduite, pour mériter de profiter des chances qui se présentent dans l'existence ;

2. Qu'il faut rester modeste dans le succès, ce qui est très rare : le succès prédisposant à la vanité, et la vanité atrophiant le bon sens ;

3. Qu'il est imprudent de désirer faire subitement fortune : peu de gens sachant profiter sagement d'une position disproportionnée à celle qu'ils avaient occupée. La progression de la réussite est le plus sûr moyen de profiter de sa chance.

Enfin, sachons remercier la Providence des dons que tant d'autres ont à désirer : la santé, les qualités